

REVUE DE PRESSE

COMPAGNIE MOON PALACE

Les P'tites Michu, André Messager, Opérette

- Libération : « Les P'tites Michu », il ne faut jamais dire jumelles – 22/06/18
- Le Figaro : « Les P'tites Michu », de sacrées terreurs – 04/06/18
- Transfuge : Messager ou l'esprit teenage – 20/06/18

La Truite, Baptiste Amann

- Les Inrockuptibles : Une arête dans la blanquette – 11/04/18
- Télérama : 11/04/18

Le Traitement précédé de Messenger de l'Amour, Martin Crimp

- Les Inrockuptibles : Viol de données – 14/02/18
- Télérama : 17/02/18
- Les Echos : « Le Traitement » vénéneux de Rémy Barché – 13/02/18

La Folle journée ou Le Mariage de Figaro, Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais

- Les Inrocks : Un mariage de Figaro dionysiaque et rock'n'roll – 18/01/17

La Ville, Martin Crimp

- Les Echos : « La Ville » : plongée dans le vide au théâtre de la Colline – 04/12/14

CINÉMA(/CINEMA,58) + MUSIQUE(/MUSIQUE,59)
+ LIVRES(/LIVRES,60) + SCÈNES(/THEATRE,28)
+ ARTS(/ARTS,99964) + IMAGES(/IMAGES,100296)
+ LIFESTYLE(/VOUS,15) + MODE(/MODE,99924)
+ BEAUTÉ(/BEAUTE,100215) + FOOD(/FOOD,100293)

PARLÉ-CHANTÉ

«LES P'TITES MICHU», IL NE FAUT JAMAIS DIRE JUMELLES

Par Guillaume Tion (<https://www.liberation.fr/auteur/10309-guillaumetion>)

— 22 juin 2018 à 08:18

La compagnie les Brigands s'empare avec vigueur de l'opérette d'André Messager au théâtre de l'Athénée.



La compagnie des Brigands, qui a fait du répertoire lyrique léger français sa spécialité, donne ici sa pleine mesure. Photo Nemo Perier Stefanovitch

Dans un écrin rose bonbon, un ténor au costume de velours framboise sautille en gueulant un tube des White Stripes. Autour de lui, dans le décor de cette crèmerie de 1810, tout le monde se met à danser sous le regard de deux militaires en tenue d'apparat. Nous sommes à l'Athénée, merveille de théâtre à l'italienne, qui présente jusqu'au 29 juin *les P'tites Michu*, une opérette d'André Messager. Comment en sommes-nous arrivés là ?

Vous avez un Messager

André Messager (1853-1929), compositeur méconnu, ancien élève de Fauré et Saint-Saëns, ex-directeur de l'Opéra de Paris, est associé à l'un des événements les plus importants de l'histoire de la musique française : c'est lui qui, en avril 1902, a dirigé à l'Opéra-Comique la première de *Pelléas et Mélisande*, le chef-d'œuvre moderniste de Debussy ni totalement parlé ni tout à fait chanté. Mais Messager est aussi l'auteur de nombre d'opérettes, dont la plus célèbre, *Véronique*, contient le fameux air «*Poussez, poussez, l'escarpolette*».

Le compositeur est remis cette année à l'honneur via le Palazetto Bru Zane, centre privé de musique romantique française (basé à Venise), qui a coédité chez Actes Sud une bio de l'ancien organiste de l'église Saint-Paul et Saint-Louis écrite par Christophe Mirambeau et coproduit ce spectacle, qui a été créé à Nantes, au Théâtre Graslin, en mai.



Marie-Blanche (Violette Polchi), Blanche-Marie (Anne-Aurore Cochet) et Gaston (Philippe Estèphe). (Photo Nemo Perier Stefanovitch).

Une histoire de bains

En 1897, *les P'tites Michu* survient dans la carrière de Messager après un échec, *le Chevalier d'Harmental*. Le compositeur songe à s'exiler en Grande-Bretagne quand il tombe sur le livret écrit par Albert Vanloo et Georges Duval, qui contient tout ce qu'un imaginaire normalement constitué peut concevoir de plus approprié à une opérette : un pensionnat de jeunes filles, des sœurs jumelles, un couple de commerçants vulgaires (les Michu, bravo), un amoureux transi passablement ridicule, un enfant abandonné, un marquis devenu militaire de carrière, un double mariage et une crémerie où le brie sent très fort.

Son histoire, bien avant *La vie est un long fleuve tranquille*, module le thème de l'enfant échangé à la naissance. Marie-Blanche et Blanche-Marie sont jumelles. Ou du moins on le leur fait croire. L'une d'elles a été confiée à sa naissance aux Michu, commerçants, qui ont aussi un bébé. Et le père Michu a commis dès le premier jour une gaffe tragique : il a fait prendre le bain aux deux nourrissons en même temps... et ne sait plus laquelle est sa fille et laquelle est en nourrice. Autant dire qu'ils ont un peu de mal à expliquer tout cela au général des Ifs, qui vient récupérer sa fille après dix-sept ans de campagnes napoléoniennes.

Des brigands en forme

La compagnie des Brigands, qui a fait du répertoire lyrique léger français sa spécialité, donne ici sa pleine mesure. Elle laisse filer la rigueur vocale – lors de plaisants interludes menés par Pierre Dumoussaud qui dirige hardiment la réduction de la partition pour douze instruments effectuée par le compositeur et arrangeur maison, Thibault Perrine – pour laisser éclater une joie théâtrale facétieuse. Dans ce maelstrom de couleurs saturées assez incomplémentaires (rose, vert, bleu canard, jaune...), les Brigands saisissent deux aspérités inattendues du livret. Tout d'abord l'incarnation violente et premier degré du militaire (Boris Grappe), tout sauf bouffon, dont la silhouette macronienne fait frémir dès son entrée et auquel paradoxalement le spectateur s'identifie puisqu'il découvre en partie ce micmac d'identités par ses yeux.

Et enfin, la caractérisation qui s'opère peu à peu entre les jumelles. Fondues dans la masse des pensionnaires en début de spectacle, elles se dotent chacune au fil des scènes d'une personnalité distincte et, bonus, parviennent à faire ressentir une certaine idée de la sororité : est-ce parce qu'on a vécu comme deux sœurs qu'on l'est ? Celle qu'on considère comme une sœur peut-elle ne plus l'être ? Marie-Blanche la rieuse désinvolte (Violette Polchi) et la discrète Blanche-Marie (Anne-Aurore Cochet) vivent mine de rien le spectacle chacune à la recherche de leur identité, comme si elles sortaient aujourd'hui, devant nos yeux, sous les rires, du bain qu'elles n'auraient jamais dû prendre ensemble il y a dix-sept ans et se trouvaient enfin libres de se découvrir. Un générique

projeté en début de spectacle et des numéros de cabotinage offerts à bonne température par les Michu (Anne Lenormand et Damien Bigourdan) complètent la farce.

Guillaume Tion (<https://www.liberation.fr/auteur/10309-guillaume-tion>)



« Les P'tites Michu », de sacrées terreurs

OPÉRETTE Enfin exhumée, l'œuvre d'André Messager est un régal de drôlerie.

THIERRY HILLÉRITEAU [@thillerteau](#)

« **U**n petit conte d'amour, sentimental par moments, dont la mère permettra la lecture à sa fille. » C'est en ces termes

qu'Henry Fouquier décrit *Les P'tites Michu* dans les colonnes du *Figaro*, au lendemain de sa création, le 16 novembre 1897. Si le dramaturge s'attarde sur la simplicité du livret, c'est pour mieux souligner la « partition excellente » composée par André Messager. On sait gré au *Palazzetto* Bru Zane, centre de musique romantique française, d'avoir enfin exhumé avec la troupe des Brigands ce petit bijou du père de *Véronique*. En son temps, l'œuvre connut un succès tel qu'elle traversa l'Atlantique en 1907 pour mettre Broadway à ses pieds.

Marie-Blanche et Blanche-Marie sont d'impétueuses jeunes filles à l'orée de leur vie de femmes. L'une est noble, l'autre fille de commerçants. La première fut confiée, bébé, aux parents de la seconde par le marquis des Ifs, contraint de fuir la Terreur. Mais, en les baignant, le père Michu



Rémy Barché met en scène ce jeu de quiproquos dans un univers rose bonbon évoquant une boîte à secrets d'adolescentes.

confondit l'une et l'autre. Ainsi, nul ne sait plus qui est qui lorsque le marquis revient, dix-sept ans plus tard, pour marier sa descendante à un officier.

Pour la mise en scène, Rémy Barché, venu du théâtre, a choisi la carte de la modernité. Juste décision, qui révèle la puis-

sance comique interne. Dans un univers rose bonbon évoquant une boîte à secrets d'adolescentes, les acteurs-chanteurs se livrent à un hilarant jeu de quiproquos. Barché dit avoir puisé une part de ses références dans le film *Virgin Suicides* de Sofia Coppola. Minijupes jaune pétard, alcôves tout en arrondis... Le décor rehaussé d'illustrations projetées (brillante idée!), signé Marianne Tricot, évoque effectivement l'univers des années 1970. voire de la fin des années 1960. Certaines mimiques font d'ailleurs songer à la comédie Oscar d'Édouard Molinaro. Toujours aussi impayable, Damien Bigourdan fait un père Michu exubérant. Philippe Estèphe amuse en Gaston aussi simplet que fantaisiste. Violette Polchi est une Marie-Blanche piquante à souhait. Son ambitus, de graves charnus en aigus clairs, impressionne. Anne-Aurore Cochet lui donne la réplique en Blanche-Marie touchante de naturel. À la baguette, le jeune Pierre Dumoussaud dirige cette version pour douze musiciens avec un remarquable sens des couleurs. ■

Les 10 et 12 juin au Grand Théâtre d'Angers (49) (version pour grand orchestre), puis du 19 au 29 juin au Théâtre de l'Athénée, à Paris (IX^e).

Messenger ou l'esprit teenage

Les p'tites michus, opérette à succès d'André Messager, est remonté par les Brigands et Rémy Barché à l'Athénée. Un bijou de joie sur la jeunesse.

Par Oriane Jeancourt Galignani
le Mercredi 20 Juin 2018



Capturer le mouvement de la jeunesse est sans aucun doute l'une des choses les plus difficiles à accomplir. On s'y ridiculise ou s'y casse les dents. Mais lorsqu'on y parvient, Proust dans ses Jeunes filles en fleurs, Goethe dans son Werther, Mozart, dans...toute son oeuvre, on accède au marche-pied de la postérité. Messager avec ses p'tites michus enchantait en 1897 le Paris de la troisième République en offrant au public une jeunesse à visage de jeune fille, transportée par la gaieté des halles, et l'insolence d'une société française qui riait enfin sans se l'interdire de ses conventions sociales. Un air a traversé le XX^e siècle, celui de Blanche-Marie et Marie-Blanche, immortalisé par exemple par le merveilleux duo de Renée Flemings et Susan Graham. Il est peu d'airs aussi gais offerts aux duos de chanteuses lyriques, il est peu d'air d'opérette à double voix féminine qui poursuive avec autant d'insistance le spectateur après la fin de la représentation.

Mais en choisissant de monter l'opérette en entier, la compagnie les Brigands nous offre un nouveau point de vue sur l'oeuvre de Messager. Les p'tites michus nous plonge dans cette tension de la jeunesse, où l'euphorie peut céder aux larmes, en quelques instants, ici quelques notes. Il fallait un musicien aussi délicat que Messager, à la simplicité si travaillée, pour faire vivre, dans la partition, les aléas de l'esprit de la jeunesse. Il y parvient, et même double la mise : Blanche-Marie et Marie-Blanche, rôles centraux portés par les deux formidables jeunes sopranos Anne-Aurore Cochet, et Violette Polchi, quatre noms pour autant d'espoirs et de désillusions d'une féminité que l'on veut docile, et embourgeoisée. Dès l'ouverture, présentée sous forme d'un

générique que l'on pourrait croire emprunté aux Enfants du paradis, ce monde de l'enfance au seuil de l'âge adulte apparaît dans le rose, jaune et bleu du décor, des costumes, le satin vert pomme de la directrice de pension aux jupes jaunes de Marie-Blanche et Blanche-Marie, ou dans l'écriture écolière, très troisième république. Le metteur en scène Rémy Barché, dont on connaît l'intérêt pour le cinéma, et le goût des décors très marqués, notamment dans ses mises en scène de Martin Crimp, choisit là de nous placer dans un monde kitsch. Celui d'une bonbonnière où ont grandi les deux adorables jeunes filles. Ainsi même lorsqu'un général désignera l'une des deux comme sa fille, et condamnera les deux soeurs à se séparer, et à se marier l'une et l'autre, l'opérette ne quittera pas le registre comique. Le personnage du général, Boris Grappe jouant sur la rigueur désuète, est extrêmement drôle, tout comme son aide de camp, Bagnolet, sorte de Monsieur Hulot dégingandé, superbe Romain Dayet. Et, en couple des halles empruntant aux Deschiens, Monsieur et Madame Michu, Marie Lenormand et Damien Bigourdan, offrent une humeur franchouillarde et entraînant à ce spectacle. Les Brigands et Barché n'ont pas seulement offert une jeunesse à Messager, ils ont permis à Messager de refaire vivre la jeunesse, telle qu'elle demeure et n'appartient à aucune époque, inlassablement désirante et apeurée, farouche et tête brûlée, ingénieuse et docile, impatiente et réticente à entrer dans la vie d'adulte. Les p'tites michus, ou la jeunesse d'un Paris déluré.

A voir à l'Athénée jusqu'au 29 juin.

Photo : NP Stefanovitch



Joseph Blanderet

Une arête dans la blanquette

Quand *La Truite* s'invite dans le repas carné de la famille, la désunion est de la partie. Mis en scène par **RÉMY BARCHÉ**, un jeu de la vérité servi par une troupe d'exception.

IL SUFFIT D'UN GRAIN DE SABLE pour que la mécanique bien huilée d'un repas de famille se grippe et vire au pugilat. Tous sont censés se réjouir du rituel trop rare de se réunir autour de la grande table de la maison des parents. Déguster ensemble la fameuse recette de la blanquette de veau de maman a valeur d'un retour aux sources réveillant les souvenirs du monde paradisiaque de l'enfance. Pourtant quand Suzanne, la fille cadette qui a décidé de ne plus manger de viande, se pointe au rendez-vous avec une truite à poêler, l'union sacrée et l'occasion de faire une fois de plus bonne figure volent en éclats pour se casser le nez sur la chair blanche d'un poisson de rivière dévoré en solo comme une première pomme de discorde.

Avec cette pièce écrite en 2016, Baptiste Amann donne la parole à une famille sans histoires. Des représentants de cette majorité silencieuse qui traverse la vie loin des projecteurs de l'histoire.

"Avec La Truite, précise l'auteur, j'ai voulu parler de ceux qu'on ne remarque pas, à qui l'on ne s'intéresse jamais, rendus invisibles, non par velléité politique comme on s'arrange des violents, des fous, des pauvres, mais simplement par omission, par manque d'intérêt." C'est à ce clan des invisibles auquel chacun des spectateurs est capable de s'identifier que Rémy Barché donne chair avec brio dans sa mise en scène.

Comédie en trois actes sobrement intitulés "Entrée", "Plat", "Dessert", cette dramaturgie qui s'amuse de la carte des formules proposées par les brasseries populaires est une occasion de faire le point sur le quotidien sucré-salé d'un début de XXI^e siècle où la maladie de vieillir est une briseuse de rêves et où le bonheur d'avoir une progéniture s'ombre de la peur d'être mis au ban du travail par la crise économique.

Une truite suffit à lancer la machine à mouliner les ressentiments, mais c'est en réunissant cette famille autour d'un

karaoké improvisé que Rémy Barché leur offre la belle opportunité de tout se dire sans que ça porte à conséquences. Sous des light shows de pacotille, on adore les entendre et les voir reprendre micro à la main les paroles de *Je veux pas que tu t'en ailles* de Michel Jonasz comme un exutoire. Tandis qu'ils enchaînent en improvisant sur *Parce que c'est toi* d'Axelle Red et *Résiste* de Michel Berger pour France Gall, on brûle du désir d'accorder nos voix aux leurs pour partager avec eux cette nostalgie d'être une famille debout dans un monde où les sans-grades doivent encore et toujours se contenter de courber l'échine en silence dans les coulisses. Patrick Sourd

La Truite de Baptiste Amann, mise en scène Rémy Barché, avec Suzanne Aubert, Marion Barché, Christine Brücher, Daniel Delabesse, Julien Masson, Thalia Otmanetelba, Samuel Réhault, Blanche Ripoche et la voix de Baptiste Amann, jusqu'au 14 avril. Théâtre ouvert, Centre national des dramaturgies contemporaines, Paris XVIII^e

LA TRUITE
COMÉDIE
BAPTISTE AMANN

TT

Baptiste Amann est un auteur à suivre et l'on attend avec impatience le troisième volet de sa saga *Des territoires*, commencée en 2016. En guise d'« intermède », voici *La Truite*, chronique familiale presque vaudevillesque, l'humour n'étant pas le moindre des

talents d'Amann. Un vieux couple à la retraite recasé à la campagne attend filles, gendres et petites-filles pour le repas. Entre eux deux, la routine s'est installée. Dans la tribu des enfants, chacun se bat contre la banalité du quotidien. La cadette ne mange plus de viande, et la truite qu'elle apporte devient le sujet du jour. A la mise en scène, Rémy Barché, complice de l'auteur, rythme cette comédie bien ficelée, douce-amère et poignante aussi,

avec un doigté de chef de chœur. Il a d'ailleurs composé sa distribution avec un sens de l'harmonie comme des contrastes : Christine Brücher et Daniel Delabesse, délicatement opposés dans le rôle des parents, Suzanne Aubert, fine écorchée dans celui de la cadette, et Samuel Réhault, toujours aussi incisif... — **E.B.**

| 3h20 avec entracte | Jusqu'au 14 avril,
Théâtre Ouvert, Paris 18^e,
tél. : 01 42 55 55 50.



Scènes

Martine Lemaître

Le Traitement

Viol de données

Réunissant deux œuvres de Martin Crimp, **RÉMY BARCHÉ** questionne avec brio les dérives perverses de ce cinéma qui se dit inspiré d'une histoire vraie.

RÉPONSE DU BERGER À LA BERGÈRE. l'écriture de la pièce *Le Traitement* est une manière pour Martin Crimp de régler ses comptes avec le milieu du cinéma. Après avoir subi l'humiliation de s'être retrouvé évincé de tout contrôle sur ses scénarios lors de la réalisation de plusieurs courts métrages, le dramaturge anglais documente l'expérience qu'il a vécue :

de la séduction irrésistible du miroir aux alouettes au piège de dévoration qui se referme sur l'écrivain qui s'y laisse prendre. Il n'est plus fragile auteur que celui ou celle qui espère un jour pouvoir témoigner de sa vie sur grand écran. Exemple idéal, l'héroïne du *Traitement* vient juste de s'échapper de l'appartement où la tenait séquestrée son mari depuis des années quand

elle répond à l'annonce d'une boîte de production spécialisée dans les films portant le label "d'après une histoire vraie". Comme on n'attrape pas les mouches avec du vinaigre, Martin Crimp articule son propos en s'amusant de la genèse d'un classique du film de genre où l'adaptation du récit d'une victime devient la promesse d'un juteux jackpot en terme d'audience.

Rémy Barché s'empare avec une élégance sans pareille de cette plongée dans un monde où c'est par la fiction que l'on se propose de dénoncer le réel. L'action se déroule à New York dans les années 1990, mais c'est à travers les yeux de son héroïne que le metteur en scène nous fait découvrir les vertiges d'une skyline que sa folie chamboule. La toile de fond d'une vidéo retravaillée à la palette graphique nous plonge dans l'espace labyrinthique d'une ville qui se diffracte sans cesse à la manière d'un kaléidoscope. Les plateaux des décors sont mobiles, leur ballet fluide figure à merveille la série d'engrenages de hasard dont dépend le cours d'une destinée.

Interprète d'une incroyable justesse, Victoire Du Bois est cette Anne qui voulait simplement faire entendre sa vérité sur l'étrange dépendance qui la rendait prisonnière. Prise dans la nasse inquiétante des producteurs, rewriters, développeurs et autres financiers, son pire cauchemar sera au final d'en être dépossédée.

L'industrie du cinéma a le nez fin, le film est un succès. Pour nous donner un aperçu de la manière dont une histoire peut être transfigurée, Rémy Barché monte en guise de prologue *Le Messager de l'amour*, un texte inédit de Martin Crimp consacré au même sujet selon les lois du marché. Jouée par Suzanne Aubert, l'actrice qui relaye la confession de la jeune femme soumise à son tortionnaire complète le réquisitoire en apportant la preuve qu'il s'agit bien du viol d'une conscience auquel nous allons assister. **Patrick Sourd**

Le Traitement précédé par **Le Messager de l'amour**, de Martin Crimp, mise en scène Rémy Barché, jusqu'au 23 février, Théâtre des Abbesses, Paris XVIII^e; du 27 février au 3 mars, Théâtre Dijon Bourgogne - Centre dramatique national

SCÈNES

Catherine Mouchet (au centre), superbe dans la mise en scène à bonne distance de Rémy Barché.



LE TRAITEMENT

PRÉCÉDÉ DE *MESSAGER DE L'AMOUR*
DIPTYQUE THÉÂTRAL
MARTIN CRIMP

*Vingt-cinq ans avant l'affaire Weinstein, l'Anglais Martin Crimp écrivait ce saignant *Traitement*, ici judicieusement associé à une pièce plus récente.*

TT

Belle idée, cette double soirée théâtrale, avec lever de rideau pour mettre en appétit. Le metteur en scène Rémy Barché, associé à la Comédie de Reims, n'en est pas à son premier Martin Crimp. Il offre cette fois en hors-d'œuvre une petite pièce récente de l'auteur britannique encore jamais montée en France : *Messenger de l'amour*. Un bijou. Comme suspendue dans l'air, en robe mordorée, la jeune comédienne Suzanne

Aubert s'adresse dans la pénombre à quelqu'un qui, sans doute, la filme. Elle raconte sa relation amoureuse contrainte avec un homme plus vieux qu'elle. Elle ne sort jamais dans le monde, considéré comme impur, mais l'attend, le voit arriver de loin, apportant des oiseaux ou des fleurs, signes annonciateurs de son humeur. L'écriture décantée de Martin Crimp flirte ici avec celle de Choderlos de Laclos, élégante et légère dans la description de la perversion.

Il sera aussi question de rituel pervers dans *Le Traitement*, la longue pièce suivante située à New York à la fin du xx^e siècle. Comme souvent chez Crimp, tout comme chez son compatriote Harold Pinter, un couple est observé à la loupe. Il apparaît dans ses travers et ses stratégies de survie, souvent aux dépens des autres. Ici, avec Jennifer et Andrew, on est servis. Quinquagénaires et producteurs de cinéma, ils ont recruté Anne, via une petite annonce, pour qu'elle leur raconte son histoire, qu'elle leur livre une tranche de vie bien fraîche. Elle sera leur révélateur autant que leur victime. Sur les plateaux mobiles où les décors sont installés, l'histoire file d'une ambiance à l'autre, du bureau au bar à sushis, la skyline de New York défilant en contrepoint. Et cela finit par créer une ambiance. Les acteurs, tous accordés, cisèlent un jeu convenant aux pires manipulations. Catherine Mouchet, voix pointue, et Pierre Baux, débit précieux, sont des orfèvres. Seule Anne (Victoire Du Bois) est épargnée par ce maniérisme généralisé. Elle leur résiste à sa manière car sa vie – elle était séquestrée par son mari – est trop forte ou trop folle, trop misérable en tout cas, pour être vraisemblable. Rémy Barché a trouvé la bonne distance pour exprimer les rapports de domination dans le monde des majors américaines. La pièce avait été créée au Royal Court de Londres en 1993. Vingt-cinq ans après, à l'époque de l'affaire Harvey Weinstein, elle tombe à pic.

— **Emmanuelle Bouchez**

13h | Jusqu'au 23 février, Théâtre des Abbesses, Paris 18^e, tél. : 01 42 74 22 77 ; du 27 février au 3 mars, Dijon (21), tél. : 03 80 30 12 12.

ACCUEIL WEEK-END CULTURE **SPECTACLES**

« Le Traitement » vénéneux de Rémy Barché

Vincent Bouquet / Journaliste | Le 13/02 à 06:00, mis à jour à 17:00

Au Théâtre des Abbesses, le jeune metteur en scène poursuit son exploration de l'oeuvre de Martin Crimp. Grâce à une mise en scène au cordeau, il réussit en extraire tout l'onirisme malsain.



La mise en scène de Rémy Barché ne se gêne pas pour emprunter tous les codes du cinéma. © Marthe Lemelis

A force de s'y aventurer, Rémy Barché est devenu un expert de « Crimpland », capable d'avoir un recul dramaturgique fécond sur l'univers de l'écrivain britannique. Après avoir exploré « La Campagne », « **La Ville** » et « Play House », le jeune metteur en scène a habilement combiné deux autres de ses textes. Pourtant écrits avec plus de vingt ans d'écart par Martin Crimp, « Messenger de l'amour » et « Le Traitement » fonctionnent en troublant miroir l'un de l'autre. Sous l'influence de Barché, le premier, plus récent, devient l'antichambre glaçante du second. Court monologue d'une femme qui n'existe que par la domination - consentie ? réelle ? fantasmée ? - qu'exerce sur elle son mari, il entre en parfaite résonance avec l'histoire d'Anne, nébuleuse héroïne du « Traitement ».

Elle aussi assure avoir vécu une séquestration conjugale. Au couple de producteurs bouffis de superficialité qui l'interroge, elle livre son vrai-faux témoignage en pâte, convaincue qu'ils pourront en faire un film. Séduits, Jennifer et Andrew le sont d'autant qu'ils sont justement à la recherche de cette fameuse « histoire vraie » qui leur offrirait un scénario en or. Mais celle d'Anne ne leur suffit pas. Pour la rendre plus cinématographique, ils vont lui faire subir un « traitement » - cette étape qui transforme une idée en récit séquencé -, sacrifier le réel au fictionnel et cannibaliser la vraie Anne au profit de son personnage.

PERSONNAGES TOXIQUES

De cet amas vénéneux, Rémy Barché joue avec maîtrise et délectation. Intrinsèquement théâtrale, sa mise en scène n'hésite pas à emprunter tous les codes du cinéma, des génériques de début et de fin jusqu'aux plans de coupe de New York vus et revus dans les séries et les films américains. Sa lecture de Crimp est si fine qu'il parvient à en extraire tout l'onirisme malsain, celui d'une ville aussi fascinante qu'effrayante, d'une industrie du cinéma aussi clinquante que corrompue.

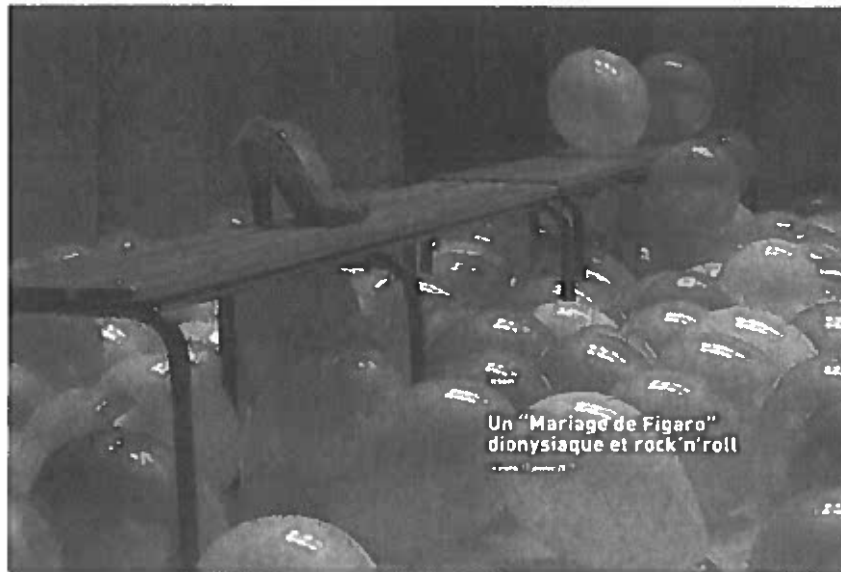
Malgré une intrigue qui peine à se mettre en place, une utilisation de la vidéo trop illustrative et des comédiens que l'on aurait adoré voir encore plus machiavéliques, se dégage une atmosphère à la David Lynch d'où naît un malaise patent. Élégante et rusée, la scénographie modulable de Salma Bordes n'y est pas pour rien. Elle participe au savant empilement de poupées russes, réelles et fictionnelles, théâtrales et cinématographiques, orchestré par le duo Crimp-Barché, à la diffusion de cet air vicié expiré par des personnages toxiques entre lesquels les rapports de domination moraux, sociaux et sexuels sont rois.

LE TRAITEMENT

précédé de « Messenger de l'amour ». Texte de Martin Crimp, mise en scène de Rémy Barché.

Paris, Théâtre des Abbesses dans le cadre de la programmation du Théâtre de la Ville (01 42 74 22 77), jusqu'au 23 février. Durée : 3 h 20 entracte compris.

Puis au Théâtre Dijon-Bourgogne du 27 février au 3 mars.



Un "Mariage de Figaro" dionysiaque et rock'n'roll



Entre cabaret chantant et concert rock, Rémy Barché transforme la comédie politique de Beaumarchais en une drôle d'aventure où l'esprit de résistance puise ses forces dans la joie et les rires.



Par Patrick Sourd

Des ballons de baudruche sont accrochés dans les cintres, d'autres multicolores envahissent le plateau et rajoutent au désordre des préparatifs de la fête qui s'annonce.

Une folle journée d'aujourd'hui

En montant *La Folle Journée* de Beaumarchais, Rémy Barché transporte les intrigues du mariage de Figaro et de Suzanne sur les tréteaux d'un théâtre qui se réclame du présent. Rien d'étonnant alors que les techniciens aient laissé la radio allumée et qu'on soit accueillis dans la salle par un bulletin d'infos et le rappel de la liste anxieuse des mauvaises nouvelles à l'ordre du jour.

On a souvent dit que la pièce, écrite en 1778, annonçait la révolution à venir... Mais pas question pour Rémy Barché de s'en emparer pour prétendre transformer son auteur en un donneur de leçons capable de résoudre les problèmes d'aujourd'hui.



C'est le versant dionysiaque de l'œuvre qu'il se propose d'explorer, pour témoigner d'une ode à l'amour, baume idéal pour vaincre les tentations de céder au désespoir devant l'adversité de l'époque.

Accepter le réel en dansant sur un volcan

"La gaieté et la volupté avec lesquelles Beaumarchais raconte la vie de château me semblent tout aussi intéressantes que la colère avec laquelle il dénonce ses dysfonctionnements et ses hypocrisies, précise le metteur en scène. Cette ambivalence me semble très actuelle : nous ne sommes pas prêts à nous défaire des attributs et des pouvoirs que nous dénonçons pourtant avec lucidité."

A l'image des personnages, il nous faudra accepter de ne rien occulter du réel tout en assumant de danser sur un volcan et faire la fête au son de *Suzanne* de Leonard Cohen ou de *Like a Virgin* de Madonna. Le pari est gagné.

En se déployant sur quatre heures, le spectacle semble au final trop court. Quittant la salle à regret, on applaudit des deux mains cette troupe qui nous rappelle que l'avenir n'est pas écrit, qu'il demeure toujours en notre pouvoir d'en relever joyeusement les défis pour le construire à l'image de nos désirs.

La Folle Journée ou le Mariage de Figaro de Beaumarchais, mise en scène Remy Barché, avec Suzanne Aubert, Marion Barché, Myrtille Bordier, Alix Fournier-Pittaluga, Fabien Joubert, Alexandre Pallu, Tom Politano, Samuel Réhault, Gisèle Torterolo, Pautette Wright, du 24 au 28 janvier au Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine

LesEchos

« La Ville » : plongée dans le vide au théâtre de la Colline

LES ECHOS | 11/28/2016

Il ne faut que quelques secondes au metteur en scène, Rémy Barché, pour installer l'étrangeté : un décor glaçant - murs noirs, sol blanc -, des comédiens figés qui disent leurs répliques avec une âpre distance. D'emblée, on est saisi, aspiré par le vide abyssal de « La Ville » (2004), pièce douloureusement poétique et désespérée du dramaturge britannique Martin Crimp, à l'affiche du théâtre de la Colline.

Plus classique dans sa forme que « Dans la République du bonheur », joué actuellement à Chaillot (« Les Echos » du 27 novembre), ce drame à quatre personnages n'en est pas moins puissant et dérangent. Pendant une heure et demie, on assiste au délitement d'un couple et de ce qui l'entoure. Clair, traductrice, est mariée à Chris, cadre d'entreprise, qui se retrouve au chômage. A partir de là, tout va de travers : une inquiétante voisine traumatisée par une guerre en cours leur rend visite, les enfants s'adonnent à des jeux sanglants. Alors que Clair est invitée à un congrès de traducteurs à Lisbonne par un mystérieux écrivain, Chris trouve un nouveau travail... de boucher.

Leur histoire sonne de plus en plus faux, devient même effrayante - jusqu'à ce soir de Noël où Clair révèle qu'elle l'a complètement inventée, avec ses personnages bancals. Jadis, elle pensait qu'elle avait une ville en elle. « immense et variée », qu'elle y trouverait une « intarissable source de personnages et d'histoires [...] pour alimenter son travail d'écrivain ». Mais elle a découvert que la ville avait été « détruite » et n'était que « poussière ». C'est en tentant d'écrire coûte que coûte ce drame désincarné qu'elle a pris conscience de « sa propre vacuité »...

Cruelle élégance

Avec Marion Barché (Clair), tendue tel un arc, Alexandre Pallu (Chris), gauche et buté à souhait, Louise Dupuy (Jenny), sorcière ardente, et Myrtille Bordier, en petite fille gore, le metteur en scène colle au plus près du texte. Quelques effets de lumière (rouge) et de fumée, un truc magique (Chris qui semble assis dans le vide, comme si sa chaise s'effaçait avec lui), une ou deux images chocs (le sapin de Noël planté dans un trou) suffisent à Rémy Barché pour composer une entêtante cantate funèbre.

C'est avec une cruelle élégance que ce jeune homme de théâtre formé à l'école de Ludovic Lagarde et de la Comédie de Reims sert la fable triste de Crimp et nous confronte au vide existentiel. A la fin du spectacle, le fond de scène est habillé de miroirs qui reflètent les spectateurs...

●

de Martin Crimp M.S. de Rémy Barché Paris, Colline, jusqu'au 20 déc. (01 44 62 52 52), 1 h 30.

@pchevilley

Les Echos

« La Ville » : plongée dans le vide au théâtre de la Colline

- LES ECHOS | 10/12/2014

Il ne faut que quelques secondes au metteur en scène, Rémy Barché, pour installer l'étrangeté : un décor glaçant - murs noirs, sol blanc -, des comédiens figés qui disent leurs répliques avec une âpre distance. D'emblée, on est saisi, aspiré par le vide abyssal de « La Ville » (2004), pièce douloureusement poétique et désespérée du dramaturge britannique Martin Crimp, à l'affiche du théâtre de la Colline.

Plus classique dans sa forme que « Dans la République du bonheur », joué actuellement à Chaillot (« Les Echos » du 27 novembre), ce drame à quatre personnages n'en est pas moins puissant et dérangeant. Pendant une heure et demie, on assiste au délitement d'un couple et de ce qui l'entoure. Clair, traductrice, est mariée à Chris, cadre d'entreprise, qui se retrouve au chômage. A partir de là, tout va de travers : une inquiétante voisine traumatisée par une guerre en cours leur rend visite, les enfants s'adonnent à des jeux sanglants. Alors que Clair est invitée à un congrès de traducteurs à Lisbonne par un mystérieux écrivain, Chris trouve un nouveau travail... de boucher.

Leur histoire sonne de plus en plus faux, devient même effrayante - jusqu'à ce soir de Noël où Clair révèle qu'elle l'a complètement inventée, avec ses personnages bancals. Jadis, elle pensait qu'elle avait une ville en elle. « immense et variée », qu'elle y trouverait une « intarissable source de personnages et d'histoires [...] pour alimenter son travail d'écrivain ». Mais elle a découvert que la ville avait été « détruite » et n'était que « poussière ». C'est en tentant d'écrire coûte que coûte ce drame désincarné qu'elle a pris conscience de « sa propre vacuité »...

Cruelle élégance

Avec Marion Barché (Clair), tendue tel un arc, Alexandre Pallu (Chris), gauche et buté à souhait, Louise Dupuy (Jenny), sorcière ardente, et Myrtille Bordier, en petite fille gore, le metteur en scène colle au plus près du texte. Quelques effets de lumière (rouge) et de fumée, un truc magique (Chris qui semble assis dans le vide, comme si sa chaise s'effaçait avec lui), une ou deux images chocs (le sapin de Noël planté dans un trou) suffisent à Rémy Barché pour composer une entêtante cantate funèbre.

C'est avec une cruelle élégance que ce jeune homme de théâtre formé à l'école de Ludovic Lagarde et de la Comédie de Reims sert la fable triste de Crimp et nous confronte au vide existentiel. A la fin du spectacle, le fond de scène est habillé de miroirs qui reflètent les spectateurs...

●

de Martin Crimp M.S. de Rémy Barché Paris, Colline, jusqu'au 20 déc. (01 44 62 52 52), 1 h 30.

@pchevilley